

une vache tout le lait qu'elle peut avoir elle en souffre et tarit plus vite.

Soyez aussi réguliers. Traitez vos vaches toujours à la même heure autant que possible et divisez également les 24 heures du jour, afin d'épargner à la vache une trop grande tension de son pis.

Avec de la régularité et de l'ordre, on peut faire donner beaucoup plus de lait à une vache.

Placez aussi les vaches de manière qu'elles ne soient exposées aux attaques des autres pendant que vous les traitez. Il lui faut la tranquillité durant ce temps. Pour cela, quelques cultivateurs ont adopté la coutume de les mettre, même durant l'été, pour les traire, dans les appartements qu'elles occupent durant l'hiver. Et ces cultivateurs s'en sont bien trouvés. Cette coutume procure aussi aux vaches l'avantage d'être à l'ombre, ce qui est excellent pour elles.

LETTRE DES ETATS-UNIS.

(Pour le Journal d'Agriculture.)

Plattsburgh, 5 juin, 1870.

Monsieur le Rédacteur,

Il serait difficile, je crois, de trouver un pays où l'on prenne moins de soins des moutons qu'en Canada. L'été, ces pauvres bêtes trouvent une nourriture assez abondante, mais pendant l'hiver, combien n'ont-elles pas à souffrir et de la neige, et du vent, et du givre, et de la faim !

Aussi dans quel état arrivent-elles au printemps ! Celles qui survivent à ce mauvais traitement peuvent à peine se tenir debout, perdent leur laine et sont pour la plupart couvertes de gale ; toutes choses que l'on pourrait prévenir facilement en tenant les moutons à l'abri sous des hangards pendant le gros temps d'hiver et surtout pendant la nuit, en les faisant coucher sur une litière toujours fraîche, en ne la laissant point accumuler sous eux, et enfin, en leur donnant une nourriture convenable.

Les pailles de foin, de pois, d'avoine et de blé, conviennent très-bien pour hiverner les moutons. A l'approche de l'agnelage, il est bon d'ajouter à la ration de paille une ration de son ou de racines coupées et mêlées, avec du foin. Il est utile de placer dans la bergerie, à une hauteur de deux pieds du sol environ, et contre les murs, quelques

pierres de sel gris que les moutons viennent lécher avec plaisir, ce qui les préserve de bien des maladies.

Les cultivateurs, pour obtenir de bons troupeaux, doivent se résoudre à ne plus laisser errer les béliers à l'aventure, ainsi que cela se voit communément ; on ne doit mettre les béliers avec les brebis qu'aux temps de la monte, et lorsqu'elle est finie, on doit les séparer.

L'époque de la monte doit être calculée de manière à ce que les agneaux naissent au printemps, lorsque la neige est à peu près fondue. Il faut un bélier pour vingt brebis. On devrait n'employer les mâles à la reproduction que lorsqu'ils ont atteint vingt mois, et ne les garder pas plus de cinq ou six ans - et même, quand on n'a qu'un petit troupeau, il est préférable de changer de mâle plus souvent pour éviter les funestes effets de la consanguinité.

Quand les moutons sont au parc, il ne faut pas pour cela les abandonner à eux-mêmes. Au contraire, il faut leur donner tous les soins utiles et même indispensables. Du sel, de temps à autre ; une herbe assez abondante : par exemple, un pré couvert de Trèfle Alsique ; et une eau toujours fraîche et pure.

Il est bien vrai que des personnes ont poussé la bonhomie jusqu'à affirmer que les moutons *ne boivent point* ; mais, je vous l'avoue franchement, elles se trompent beaucoup celles-là. Présentez de l'eau à ces animaux, et, s'ils ont soif, ils boivent certes bien.

Avant de conduire les moutons au parc, il faut que les clôtures soient préalablement bien faites ; sinon, ils commencent par sortir dans les grains, ils causent des dommages, quelquefois assez considérables, et puis, il faut enfin finir par les mettre à la gêne. Les uns les mettent au joug, d'autres les mettent au carcan ; d'autres leur font traîner un poids assez lourd ; d'autres leur pendent un accrochoir au cou ; d'autres [ceux-là, ce sont des cruels des *durçons*, pour me servir d'une expression vulgaire] leur cassent, au marteau, sur une enclume, cette partie de la patte qu'on appelle le boulet. Oh ! les *traîtres*, ils mériteraient d'être châtiés !

De tous ces moyens, lecteur, je n'en approuve aucun, car, ils entraînent tous avec eux des graves inconvénients. Le seul que je connaisse aujourd'hui, et que je crois être en état de pouvoir

vous signaler, est de les entraver : ce que nous disons, nous, *enfarger*. Du moins, cet expédient a toujours bien réussi aux personnes qui l'ont employé : sans compter de plus qu'il ne fait aucun tort à l'animal.

Pour cela, on se sert d'un bout de trait de fer, par exemple, cinq ou six mailles de longueur, et puis on le coud dans une des pattes de devant et de derrière de l'animal, au moyen de forts bons petits cuirs qu'on a soin de placer dans les mailles extrêmes. Ce procédé n'exige rien de plus.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'on entrave ainsi les pattes d'un même côté : ça se comprend tout seul.

En employant ce moyen, les moutons sont, on ne peut mieux. Ils mangent comme il faut, marchent assez avantageusement, et ne sautent pas du tout.

S'il arrive qu'on a tondus les moutons un peu à bonne heure, il faut les rentrer à la bergerie dès qu'une pluie froide ou une pluie de longue durée surviennent ; sinon, on courra les risques d'en perdre plusieurs, car, avouons-le, les moutons sans leur toison redoutent beaucoup les intempéries des saisons.

Pour avoir de beaux moutons, les cultivateurs des rangs de chaque paroisse devraient se cotiser, et envoyer le plus habile d'entre eux dans les contrées où se trouvent de bonnes races, dans le Vermont par exemple, pour choisir et acheter quelques bons béliers, qui bientôt auraient régénéré la race dans toute l'étendue de la paroisse.

Il n'y a pas à en disconvenir ; au Vermont, on trouve de bien beaux moutons. Il y a ce qu'on appelle les *mérinos*, et ces mérinos donnent, chaque année, jusqu'à vingt-cinq livres de belle laine : de celle dont on se sert ici aux Etats-Unis pour fabriquer ces beaux draps que tout le monde se plaît à admirer.

Si nous voulions pourtant, nous aussi, cultivateurs Canadiens-Français, nous aurions l'avantage de fabriquer de semblables draps. Pour cela, il n'y aurait qu'à introduire, dans chacune de nos belles paroisses de la florissante Province de Québec, un certain nombre de ces beaux moutons, ce qui serait aussi une source de richesse pour le pays entier.

Eh bien ! Courage, braves Cultivateurs. Mettez-vous de suite à l'œuvre,